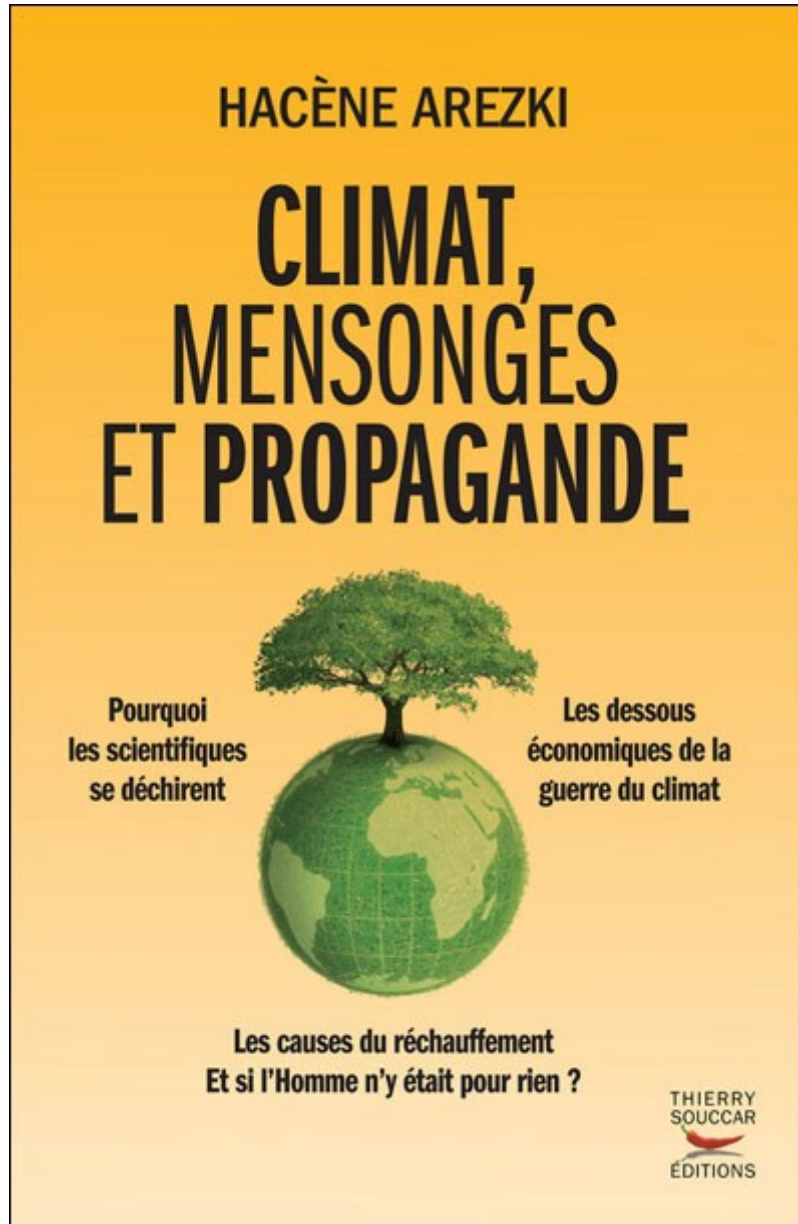


**Conclusion de *Climat, mensonges et propagande***  
(Thierry Souccar Editions)

**De Hacène Arezki**



« La fonction du mythe, c'est d'évacuer le réel », a écrit Roland Barthes[1]. L'hypothèse d'une hausse de la température globale de la Terre consécutive des émissions de gaz à effet de serre par les activités humaines est de ce point de vue un mythe climatique. Benoît Rittaud ne s'y est pas trompé en intitulant ainsi son essai. Il a fallu, pour que domine sans partage cette hypothèse, évacuer les incertitudes liées à notre compréhension partielle des processus en jeu, ou encore celles liées à la faible robustesse des données sur lesquelles les sciences du climat doivent s'appuyer (à commencer par la simple collecte de données représentatives, servant de base à la reconstitution de la température globale depuis 150 ans, peinture impressionniste révélant plus des tendances qu'elle ne décrit une évolution précise de la variable vedette des climatologues alarmistes). Il a fallu également taire une histoire climatique bien documentée et vieille de quelques siècles pour lui

substituer une vision nouvelle du passé n'infirment pas le caractère prétendument sans précédent du dernier épisode de réchauffement, indissociable d'un rôle clef du dioxyde de carbone. La fabrication d'un consensus par simple proclamation répétée de son existence a installé dans beaucoup d'esprits sensibles aux questions environnementales la certitude qu'une très large unanimité scientifique soutenait cette théorie, qui est ainsi vite devenue une réalité sociale forte. Ce consensus apparent a été renforcé par la marginalisation des scientifiques en désaccord avec l'hypothèse de la responsabilité humaine et/ou avec la quantification du réchauffement. Cette marginalisation prenant différentes formes comme la décrédibilisation (ces scientifiques sont tous « vendus » aux lobbies), ou, plus simplement, la mise à l'écart médiatique (il aura fallu le Climategate pour que cela change quelque peu, quelque temps). L'autocensure pour échapper à la suspicion aura fait le reste auprès de ceux qui auraient pu exprimer des doutes. L'évacuation du réel est allée jusqu'à l'occultation du risque d'une évolution climatique opposée à celle proclamée comme une certitude par le GIEC, corollaire du rejet de l'alternative solariste, étayée par des études pourtant de plus en plus nombreuses. Pour qui s'attache aux faits observés plus qu'à ceux prédits par des modèles ayant fait preuve de leurs insuffisances, il apparaît que l'hypothèse d'une action décisive des activités humaines sur le système climatique est d'une faiblesse confondante et le scénario d'un réchauffement catastrophiste improbable. Le 17 mai 2010, à Chicago, lors d'une conférence internationale réunissant des scientifiques « climato-sceptiques », Richard Lindzen a résumé ce point de vue en proposant que ce qualificatif ne soit plus accepté par ceux qui, sur des bases scientifiques, n'adhèrent pas aux conclusions du GIEC : « Pour autant que je sache, le scepticisme implique l'existence de doutes envers une proposition vraisemblable. Je pense que l'alarmisme actuel sur le réchauffement climatique n'est pas une proposition vraisemblable ». La science et la technologie confèrent à l'Homme des capacités jamais atteintes au cours de l'Histoire. Possibilité de gérer, de régir le monde pour les uns, en croyant pouvoir rendre « l'Homme comme maître et possesseur de la nature », selon la célèbre formule de Descartes ; capacité de destruction et de déstabilisation des grands équilibres naturels pour les autres. En réalité les deux versants de la toute puissance supposée de l'Homme. À la suite de Vernadsky, qui, dès 1926, écrivait dans son livre *Biosfera* (« La biosphère ») que « l'homme civilisé » représentait « une force géologique nouvelle », Guy Stewart Callendar, jalon majeur de l'émergence de la théorie de l'effet de serre, considère en 1939 que « l'humanité est un agent de changement global », capable, grâce à ses émissions de dioxyde de carbone, de changer le monde qu'il habite, à son avantage. Il incarne parfaitement le premier versant du scientisme. Le second trouve son illustration dans l'actuelle théorie du réchauffement climatique anthropique et la figure du météorologue et chimiste Paul Crutzen. Ce scientifique fait partie de ceux qui, comme Stephen Schneider, ont introduit des objectifs politiques dans leur pratique de la science. Leur objectif était de traiter les questions environnementales à une échelle mondiale, en résolvant politiquement et économiquement la fausse menace du réchauffement global. Claude Lorius résume ainsi les raccourcis opérés : « Le prix Nobel de chimie Paul Crutzen l'a exprimé ainsi : la planète se détériore et il y a un paramètre simple et global pour le mesurer, c'est le CO<sub>2</sub> » [2]. Crutzen est également l'un des nombreux supporters de la géo-ingénierie [3], tentative de manipulation du climat afin de refroidir la planète, ce qui est symptomatique d'un scientisme rejeté mais toujours latent. L'humilité et la lucidité que les défenseurs de l'environnement demandent à ceux qui pensent que l'Homme peut et doit tout gérer, devrait les conduire à admettre qu'il n'est pas systématiquement un agent de destruction. Cela devrait aussi leur permettre de reconnaître ceux qui, au sommet, ont un pied sur chaque versant du scientisme et instrumentalisent le réchauffement climatique à leur

profit : des hommes comme Al Gore et Maurice Strong ont su admirablement mêler les mondes politique et industriel d'un côté et, de l'autre, légitimer leur action auprès de ceux qu'ils dupent.

Rien de neuf et de viable ne peut être construit sur une base mensongère. Les outrances du discours anxiogène sur l'évolution attendue du climat, sur la base de quelques dixièmes de degrés Celsius et d'une relation incertaine avec la concentration de l'un des composants atmosphériques, pourraient être à double tranchant. Elles ont certes permis d'attirer l'attention sur un certain nombre de préoccupations légitimes en matière d'environnement, mais celles-ci, subordonnées à la seule question du réchauffement climatique catastrophique dû à l'Homme, pourraient bien être l'objet d'une nette désaffection lorsqu'il disparaîtra de la scène médiatique. Comme le disait justement le journaliste Hervé Kempf, avant de verser lui aussi dans l'excès en matière de climat, « l'écologie n'a pas besoin du réchauffement climatique pour affirmer ses exigences »[4].

1. Barthes R. (1957) : Mythologies, Seuil, 247 p.

2. <http://www.sciencesetavenir.fr/magazine/rencontre/095981/le-jour-ou-j-ai-plonge-un-glacon-dans-mon-whisky.html>

3. <https://www.larecherche.fr/paul-crutzen-%C2%AB-et-si-lon-manipulait-le-climat-%C2%BB>

4. Kempf H. (1994) : La baleine qui cache la forêt. Enquêtes sur les pièges de l'écologie, La Découverte, 221 p.